



Jean-Marie

ROCHERON

(1944 - 1978)





*Noël 1959,
Chez sa maman
à Bordeaux*



Foyer Don-Bosco, Heyrieux, 1965-66

Jean-Marie Rocheron

(1944-1978)



Jean-Marie

Ton souvenir en nous luit comme un ciel qui monte.
Ton regard nous ouvrait aux dimensions de tes appels.

Jean-Marie,

réuni enfin à ton Maître !

Laisse-nous, d'où tu es, regarder en arrière :

une vie de travail, d'études et de compagnonnage,
à Bordeaux, à Heyrieux ;

un noviciat champenois aux pieds de Saint-Rémy ;

un premier stage dans la Loire, à Saint-Bonnet-le-Château,

puis l'armée, puis le retour à Saint-Bonnet,

pour enseigner les sciences aux 4^e !

Les vacances à Bormes-les-Mimosas, à La Favière,

régulièrement pendant quatre ans,

avec tes amis de toujours, toujours avec les enfants !

Le 22 mars 1975, tu t'es décidé :

prêtre, l'Esprit de Dieu s'est reposé sur toi,

pour que tu donnes aux hommes le corps même de ton Seigneur.

A ton tour tu transmettras l'Esprit à tes frères salésiens.

Au nom de Jean Bosco, tu choisis une route : la seule que tu prendras

Une maison où travailler, voilà ce que tu cherches :

et tu l'as trouvée !

L'année du centenaire, tu es rentré chez nous

pour nous consacrer les trois ans de ta vie :

mille jours pour les apprentis !

que tu as suivis, aidés, accompagnés, aimés

comme quelqu'un qui t'avait fasciné et poussé à leur service,

à leur rencontre, à leur écoute,

pour les libérer de la peur et leur ouvrir le cœur !

Une équipe t'attendait, et tu es vite devenu indispensable :

présence active, présence créatrice

de la réconciliation et de la collaboration.

Que d'heures passées à écouter,

avant de partir,

Jean-Marie,

avec ton Maître :

tandis que l'explosion de ta présence

fera longtemps vibrer notre souvenir !

V-P. TOCCOLI

(Adaptation, pour impression, du texte du diaporama
réalisé lors de la saint Jean Bosco 1979).

PENSÉES DE JEAN-MARIE TIRÉES DE SES CARNETS PERSONNELS



Seigneur, j'ai le cafard, j'en ai marre. Seigneur aide-moi ! Rends-moi cette joie qui ne se trouve qu'en Toi. Garde-moi près de Toi. Evite que je m'éloigne de Toi. Seigneur tout me pèse, tout m'est dur, je me sens prisonnier. Je ne fais rien, je reste là inactif. Alors que le monde manque de bras, je reste assis sur les bancs de l'école à « ingurgiter » un cours de...

Je voudrais rester seul, je voudrais rentrer en moi, penser, réfléchir et peut-être songer un peu. Je voudrais travailler à l'avancement de ton royaume. Mais Seigneur, n'est-ce pas au Foyer que tu veux que je travaille. N'est-ce pas au milieu de ces gars que tu veux que j'apporte un témoignage. Mais Seigneur, je ne fais rien, je reste là inactif. Je ne peux plus supporter ceux qui m'entourent. Je voudrais rentrer en moi. Je voudrais penser à maman, dont c'est la fête demain, à mes frères, à ma famille. Mais c'est du Foyer que tu veux que je m'occupe. C'est lui que tu veux que j'aime. C'est en lui que tu veux que je mette mes efforts. Seigneur je ne veux pas rester inactif, à regarder le ciel et à penser à mes petits plaisirs. Je veux faire sur terre, mon ciel, avec mes bras. Donne-m'en la force, le courage et la joie. Tu peux tout, je ne puis rien tout seul. O mon Seigneur, aide-moi, aide-moi. — Amen.

29 mai 1965.

Ma seule joie est d'appartenir au Christ, d'être pour lui seul. Lui seul peut me comprendre et m'aimer tel que je suis : avec mes défauts, mes insuffisances, mon orgueil, ma frousse parfois. Seigneur, qui suis-je pour que tu penses à moi, alors que je pense si peu à toi. Malgré mes nombreuses faiblesses, Seigneur, je suis à toi pour toujours. En toi, il n'est que joie !

1^{er} février 1968.

Jours inoubliables de joie et de bonheur en la fête du Christ Ressuscité. Merci Seigneur de m'avoir permis de fêter le saint jour de ta Résurrection.

Pâques 1968.

Une étape est franchie. La crainte de l'inconnu, du tout nouveau est passée. Seigneur, faites que je construis maintenant, en ces jeunes, des hommes et des chrétiens qui n'auront pas peur de leur foi.

3 novembre 1968.

Seigneur, ces journées longues de travail et de solitude me pèsent. Saint François, Don Bosco aidez-moi à combler ma solitude de Dieu, à ne pas tant rechercher des amours humains que votre Amour qui seul peut combler ma soif d'aimer.

29-31 janvier 1969.

Le Christ est ressuscité, Alleluia ! Alleluia ! Alleluia !

Joie toute intérieure. Aucune autre joie que celle de savoir que le Christ est mort et ressuscité pour moi. Christ ressuscité, soyez ma joie et comblez ma soif d'aimer et d'être aimé.

Pâques 1969.

Dans le silence et le repos de ce jour, Seigneur viens en moi. Dans ces heures de solitude, sois mon compagnon pour que je sois en Toi, seul but dans ma vie. Seigneur, aide-moi à t'aimer toujours plus.

1^{er} mai 1969.

Fête de la venue de l'Esprit et anniversaire de la fondation de l'Eglise. Que chaque jour, chaque heure je fasse avancer le règne de Dieu autour de moi. O Saint-Esprit, donnez-moi l'Amour qui enflammera tous mes actes.

Pentecôte 1969.

Dans ce oui de chaque jour, que tu me demandes Seigneur, fais que j'apporte l'adhésion de tout mon être. Que je sois à l'écoute de tous les gars, pour être ton interprète auprès d'eux.

13 janvier 1970.

« Convertissez-vous et croyez à la Bonne Nouvelle ».

Seigneur, j'essaierai d'être plus attentif à ta volonté sur moi afin que je sois un outil docile entre tes mains. Accepte l'effort de chaque jour comme une volonté de mieux faire, d'être plus apte à œuvrer à ton royaume.

Mercredi des Cendres 1970.

Seigneur, ne permets pas que je sois séparé de Toi. Apprends-moi le courage du sacrifice, quand c'est nécessaire. Ne permets pas que je fasse souffrir quiconque par des paroles ou des gestes ambigus.

18 février 1970.

Dans la reprise du travail, sois là Seigneur !

Dans l'angoisse et la tristesse, sois là Seigneur !

Lorsque je me sens seul, abandonné, sois là Seigneur !

2 mars 1970.

Seigneur, je te confie cela ce soir. Toi seul peut être toujours là quand j'ai besoin que quelqu'un m'écoute.

Pourquoi, Seigneur, m'as-tu choisi ? Je ne suis pas intéressant ! Tu me connais bien pourtant, avec mes limites : physiques (qu'ai-je fait de ce corps que tu as créé, si beau ?) ; morales (alors là, Seigneur, c'est pire). Je me laisse aller au plus facile, sans réagir. Je ne veux rien raisonner. Ce que je fais de « bien », c'est naturel. Je crois que je vis sur cet acquis que tu m'as donné, mais il n'y a encore aucun intérêt de payé. Je suis en dette envers toi Seigneur !

Mais, tu a toujours choisi ce qui ne valait pas grand-chose, ce que les autres ne voulaient pas. Heureusement que tu m'as choisi, Seigneur, car qui aurait fait attention à moi ? Il faut vraiment que tu aimes les hommes, pour prendre les moins intéressants. Tu risques d'être perdant. Mais tu t'es donné tout entier, Seigneur !

Bordeaux 13 avril 1970 (24 h. 00).

Ta mort, Seigneur, apporte la vie. Merci Seigneur, de me faire coopérer à tes souffrances en ce qui m'est le plus cher. C'est peu par rapport à tes tourments... C'est la goutte d'eau mêlée à ton sang. Ce devait être horrible, Seigneur, de se sentir abandonné... alors que tu avais tout donné et que tu accomplissais en ce moment même le don suprême : « ...celui qui donne sa vie pour ses amis ». La douleur des clous, de la flagellation, de la couronne d'épines... ce n'était rien

en comparaison de la solitude dans cette foule qui criait « à mort, crucifie-le ! en croix, en croix ! ». « Pourquoi, Père, m'as-tu abandonné... ». Le seul intérêt que l'on te porte, c'est pour te railler, « descends de la croix, et nous croirons en toi. » Au moment où tu donnes ta plus grande preuve d'amour, ils ne trouvent que ça à dire !

Plus tard ils comprendront de quelle force tu les as aimés. Combien ton amour s'était donné à eux, dans le respect de la liberté de chacun ! C'est chacun d'eux que tu « portais » sur la croix. Dans ton amour, tu leurs pardonnais, en les aimant encore plus.

Vendredi Saint 1970.

Aujourd'hui, j'ai 26 ans ! Je te prie Seigneur pour tous ceux qui ont pensé à moi en ce jour.

Seigneur, que les années à venir te soient entièrement consacrées dans le service des autres afin qu'en répondant à ton Amour, je sache m'oublier pour aller vers les plus pauvres.

13 juillet 1970.

Je suis seul Seigneur,
Tu l'as voulu ainsi.
Fais que je te retrouve dans ma solitude.

24 juillet 1970.

Seigneur, je veux tout donner pour sauver avec toi et pour toi, les hommes.
Dans cet amour gratuit, fais que je me retrouve en toi.

Noël 1971.

De cette année Seigneur, chaque minute, chaque heure, je veux te donner.
Toujours vrai dans mes démarches, que je réalise ce que tu attends de moi dans l'Amour et la joie malgré les peines et les obstacles.

1^{er} janvier 1972.

Me voilà de nouveau au seuil d'une nouvelle année scolaire !
Que toutes ces études servent à me rendre plus disponible et plus capable de me donner aux autres.

Septembre 1973.

Pendant ces jours d'intimité, enveloppe-moi Seigneur de ta paix, de ta bonté... comme la neige qui descend sur la montagne. Modèle-moi Seigneur, cisèle l'outil comme tu le veux... afin que je sois fort de ta force, bon de ta bonté, aimant de ton amour dans la mission que tu me confies.

17 mars 1975.

(préparation au sacerdoce)

CECI EST MON TESTAMENT

Ma vie salésienne a été pour moi, pleine de joie. Je remercie le Seigneur pour le don de la Foi qui depuis mon baptême s'est épanoui toujours un peu plus. C'est par amour du Seigneur que j'ai accepté son appel alors que j'étais encore tout enfant. Je n'ai pas toujours été à la hauteur de ma tâche. J'en demande pardon. J'ai été très heureux de vivre au milieu des jeunes, même si parfois j'ai souffert de ne pouvoir témoigner de l'amour du Seigneur.

Je voudrais dire merci à ma famille, tout spécialement à ma maman qui m'a tant aimé. Merci aussi à mes frères Pierre et Jean et à leur famille. Ils ont été pour moi le foyer d'un chaud amour partagé.

J'ai eu la chance d'avoir Jean Laporte pour ami. Son affection m'a beaucoup soutenu dans ma tâche : simplement parce qu'il était là. Son amitié m'a appris à connaître que tout amour demande de s'oublier soi-même. Je lui demande pardon de ne pas avoir été assez pauvre de moi-même pour m'enrichir de lui.

Merci à tous mes frères salésiens qui m'ont accueilli, supporté et soutenu.

Merci à tous les jeunes que j'ai rencontrés ; merci pour leur regard, leur sourire, leur présence qui étaient autant d'appels à grandir et à me dépasser. Ils m'ont évité de trop m'installer et m'ont aidé à partir avec eux.

En ce jour, je veux dire pour tout cela, un grand merci au Seigneur Père, Fils et Saint-Esprit. Je me sens très pauvre en écrivant ces lignes : tout a été fait par Lui, avec Lui et en Lui. A Lui soit la gloire pour les siècles !

Fait à Nice,
en la fête de saint François d'Assise
4 octobre 1976.

JEAN-MARIE ROCHERON.

Ah ! Jean-Marie !

Je crois que je ne t'ai pas quitté ! Toute cette semaine tu as été présent avec moi, que ce soit dans ma chambre, sur mon lit, à ma table de travail, dans mes promenades, à la chapelle, au réfectoire : c'était — et c'est — toujours ton image qui revenait et qui revient. Les premiers jours, je m'en suis voulu de t'avoir laissé : j'avais l'impression d'avoir fui, de t'avoir abandonné, d'être lâche. J'ai mis du temps à chasser cette pensée : pourtant, il est vrai que j'étais fatigué, que mes nerfs étaient à bout, et que j'avais le sentiment à Nice, de tout porter sur mes épaules, tandis que toi tu souffrais tout *dans* ton corps.

J'ai bien fait de partir : c'est ce que je me dis, à la fin de cette retraite (en partie pluvieuse). Je n'ai fait que lire la Bible : je ne pouvais rien faire d'autre. Lire la Bible et penser à toi. Et je me suis aperçu, qu'en pensant à *toi*, bien sûr, c'est à toi que je pensais, mais je pensais surtout à *nous*. Je ne m'étais jamais rendu compte à ce point, comment je tiens à toi, combien nous tenons ensemble, combien tu m'es complémentaire et combien j'ai besoin de toi pour être moi-même. Jamais je ne m'étais aperçu, avec cette violence, à quel point tu m'es nécessaire.

Ces jours, j'ai revécu, bien sûr, notre année de noviciat, mais bien plus encore ces trois années niçoises : ton arrivée, ton adaptation, ta prise de conscience, ton autonomie progressive, et tout récemment l'aube de tes initiatives.

J'ai revu nos entretiens dans nos bureaux, dans la voiture, devant la télé, sur la promenade. J'ai réentendu nos coups de fil, surtout ceux du soir, autour de 18 heures, pour tomber d'accord sur ce que nous ferions de notre soirée.

J'ai fait une revision de vie. Et je me suis aperçu que je ne pouvais comprendre *ma* vie, qu'avec la tienne : comme deux bœufs tirant la même charrue !

Tu ne peux t'imaginer combien il m'était insupportable — et combien il m'est insupportable, maintenant que j'y pense ! — de te voir dans cet hôpital, dans cette chambre 108, dans cette salle de réanimation.

Je n'ai pas accepté. Je ne veux pas accepter. Si je dois en définitive l'accepter : il me faudra du temps. Et il faudra que tu m'y aides. Je traîne, depuis le début de cette affaire, une seule question avec moi : pourquoi ? J'ai relu Job en début de semaine. Cela m'a paru bien poétique, mais bien théorique !

J'ai la conviction que Dieu *m'a* frappé dans *ta* chair. Et que l'épreuve immense qui *te* tombe dessus, *m'atteint* dans la mesure où *je* suis devenu (un peu) *toi*.

Je ne me l'explique pas : je le constate dans mes comportements et mes pensées les plus quotidiens : quand je pense au travail, aux loisirs, à la semaine, aux week-ends, au passé, au présent, à l'avenir ! Tu es toujours là ! Je redoute un appel de toi. Je prie (?) pour que tu n'aies pas besoin de m'appeler. Mais chaque écho de téléphone me fait demander : c'est pour qui ? Les gens avec qui je vais vivre ces jours, savent : les Charlier, les Kraus, (Tassilo, Fabian, Erika et Fred).

Tu vois bien : en *te* parlant, c'est de *moi* que je parle. Ce n'est pas de l'égoïsme, tu le sais bien.

Je sais que tu souffres douleurs, inconvénients, angoisses, attentes et espérances. Je sais qu'il ne doit pas être toujours facile de recevoir toutes sortes de gens qui — les pauvres ! — se croient d'un coup obligés de venir te voir. Mais je sais aussi que tu es entouré de tes amis, de tes proches, de ceux qui t'aiment, et à qui cette affaire révèle aussi — brusquement avec clarté — leur amour pour toi !

J'ai encore dans les yeux et dans les oreilles ces larmes que j'ai vues et ces sanglots que j'ai entendus.

Jean-Marie, ce qui t'arrive m'a fait définitivement « mûrir ». Je ne pourrai plus voir la vie comme avant. Le soleil, la mer et le ciel, les arbres et l'herbe, les fleurs et les oiseaux, tout — je le sens, je le sais — est en train de prendre une saveur nouvelle. Je suis en train de réaliser une conversion de tous mes sens, une espèce de surnaturalisation de mes sensations.

Tu es en train de m'apprendre le détachement, la relativité, l'humilité : c'est-à-dire la foi. (J'ai des sanglots qui montent, mes yeux se mouillent). Sur ma route vers l'essentiel, tu me fais accélérer, et sentir que pour Dieu un jour est comme mille jours et un an comme mille ans !

Je ne sais pas ce que Dieu veut de toi, de moi, de nous. Voici la preuve — s'il en était besoin ! — que nous sommes dans sa main, et qu'il fait bien ce qu'il veut, comme il le veut. Notre Dieu est vraiment incompréhensible. C'est le moins qu'on puisse dire !

J'aimerais qu'à la lecture de cette lettre, monte en toi l'espérance. Charles Peguy dit que c'est une petite fille toute nue qui tend les bras en avant. Je suis sûr que ta bonté naturelle t'y incline déjà.

Je voudrais que ces lignes soient comme l'écho de ta propre parole, celle que tu m'adresserais si j'étais à ta place. Pourquoi toi, pourquoi pas moi ? Je souhaite la relire avec toi, quand je reviendrai : alors nous pourrions mutuellement nous redire ces choses.

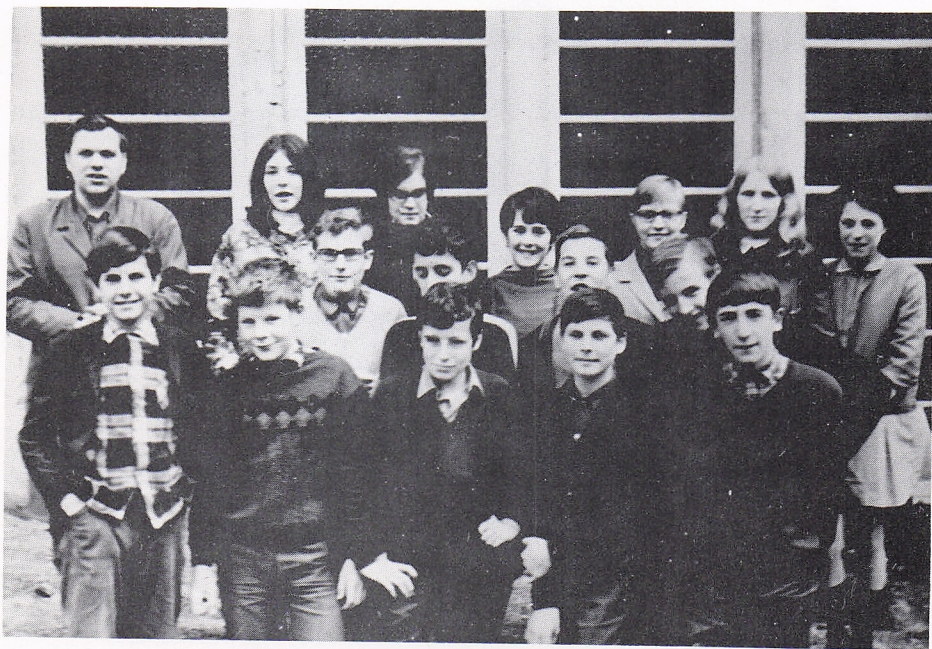
Tu portes en toi la grâce de l'Inattendu !
Je te bénis et je t'embrasse.

Vincent Paul.

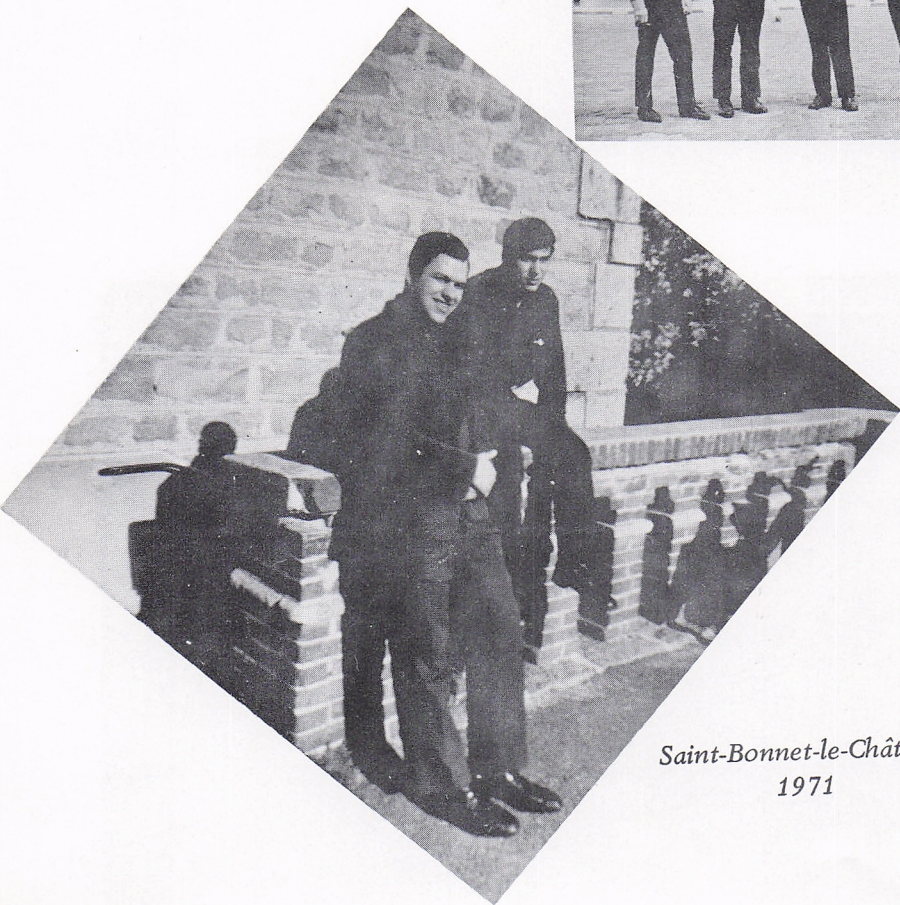
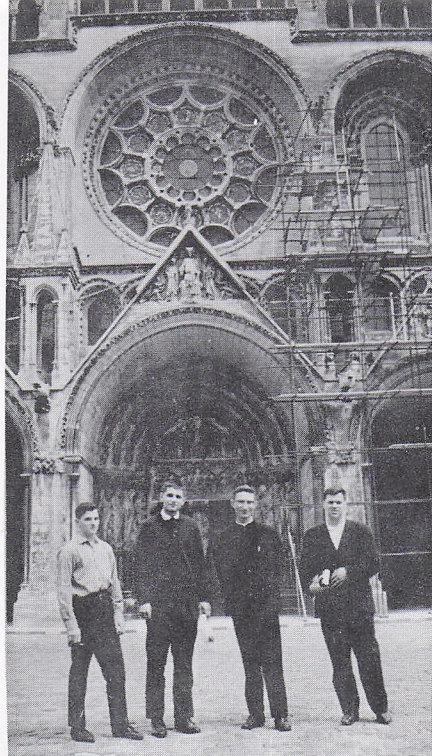


*Noviciat à Dormans,
1966-1967*

Saint-Bonnet-le-Château, 1971

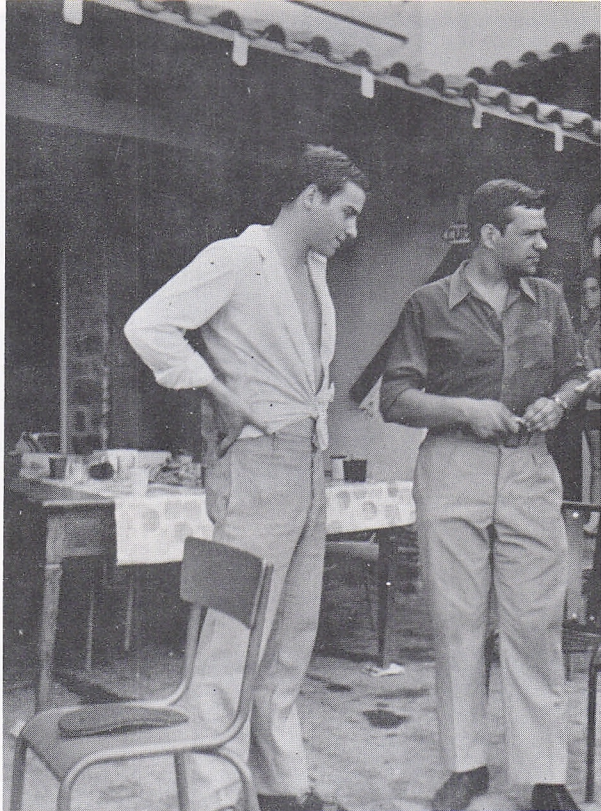


*Noviciat 1967,
Avec le P. Libani*



*Saint-Bonnet-le-Château,
1971*

*Bormes-les-Mimosas,
Août 1971*



Francheville, 1971

*Bormes-les-Mimosas,
1974*



La Feclaz, 1975



HOMELIE DU P. LINEL

JEAN-MARIE nous a quittés dans un sourire.

Nous ne pourrions oublier ce que ce sourire cachait ou révélait de qualité spirituelle, d'attention fraternelle, de simple prière confiante.

Il a dû lutter beaucoup, comme chacun de nous, mais sa vie a été simple...

Elle ne se raconte pas et je voudrais m'effacer pour laisser JEAN-MARIE nous parler encore :

Car il a quelque chose à nous dire,

QUELQUE CHOSE QUI A DECIDE DE SA VIE

qu'il a appris de l'Evangile ; qu'il a appris aussi, je le crois très profondément, non seulement auprès des jeunes, mais des jeunes eux-mêmes et c'est ceci :

Vivre, c'est donner sa vie, et la donner tout à fait pour que d'autres puissent vivre — et ce sont ses propres termes — « voir » le Christ, « entendre la joyeuse nouvelle de Jésus-Christ qui est libération dans l'Amour » (lettre du 1^{er} mai 1974).

Il me semble qu'il y a trois « moments » importants dans sa vie, mais on retrouve, dans chacun de ces moments, tout ce qui a fait sa vie.

a) Tout d'abord, au milieu de ses études, ces trois années d'apprentissage à Saint-François-Xavier, de Gradignan, près de Bordeaux. Elles sont décisives : Il en parlera souvent dans ses lettres.

Lorsqu'il demande à s'engager dans la vie salésienne, il écrit : « Au milieu des apprentis de la Maison de Gradignan, j'ai découvert l'immense besoin de ces jeunes ». (Lettre du 20 juillet 1968). Il veut se mettre au service des autres...

Et lorsque vient le moment d'accepter d'être prêtre, il écrit encore : « Je sens bien qu'aujourd'hui tout n'est pas clair... Ma démarche fait confiance à cet appel ressenti au milieu des jeunes apprentis de Gradignan, pour être toujours plus disponible aux plus défavorisés et assurer auprès d'eux la présence de l'Eglise dans son témoignage d'Amour ». (Lettre du 11 décembre 1974).

Tout jeune, JEAN-MARIE avait eu le désir d'être prêtre. Il prépare et passe le C.A.P. de cordonnier, mais il sait désormais qu'il sera prêtre de JESUS-CHRIST pour les jeunes.

Des salésiens l'y avait aidé : le Père Melli, le Père Giraud, mort à Gradignan il y a un mois à peine, à qui l'unissaient bien des affinités spirituelles. Et JEAN-MARIE aimait à rappeler au Père Mouillard, qui animait le mouvement « Compagnon », combien ses visites et le mouvement l'avaient soutenu.

b) JEAN-MARIE dut reprendre et terminer ses études (à Heyrieux) et c'est alors sa préparation, sa « montée » vers le sacerdoce dans la vie religieuse salésienne. Si par moment il a pu se décourager, il est plus pratique qu'intellectuel, mais il sait aussi que tout n'est pas dans les livres, que la Parole de Dieu est faite pour éclairer la vie.

Si par moment il a pu se décourager, il ne perd jamais confiance.

Il écrit le 21 juin 1973 : « J'ai toujours été heureux dans ma vie religieuse salésienne. J'ai beaucoup appris de mes confrères qui menaient la même tâche... Je confie au Seigneur ma persévérance parce que Dieu est fidèle. »

Et quand il sait qu'il sera prêtre, il laisse **chanter** sa joie : « Je veux continuer de mettre au service de l'Eglise auprès des jeunes toutes mes énergies : mon ordination sera, pour moi, une exigence de plus pour être vraiment tout à tous. De mon cœur monte une très grande action de grâce pour tout ce que le Seigneur a fait pour moi. Aujourd'hui je mesure le chemin parcouru grâce à Lui. De la cordonnerie de Saint-François-Xavier, à mon ordination, que de pas posés ! parfois hésitants ou maladroits. J'ai beaucoup reçu... Je veux passer le reste de ma vie à donner largement sachant que le Seigneur ne cessera jamais de se donner ». (Lettre du 9 février 1975).

Il a été ordonné prêtre le 22 mars 1975 par Mgr Boffet, à qui il écrivait de temps en temps, et qui me rappelait au téléphone hier matin que JEAN-MARIE avait été le premier prêtre qu'il avait ordonné.

c) Et puis il y a eu ces trois années au milieu des apprentis à Nice, avec sa communauté, celle de Don Bosco, avec les éducateurs et le personnel de cette maison, avec aussi combien d'amis.

Il n'a cessé d'approfondir et de donner ce qui a germé en lui à Gradignan ; il est resté **apprenti** au milieu des apprentis ; il savait leur langage, le contact était facile, cordial ; et beaucoup, qui se trouvent ici dans l'église, pourraient en dire plus que moi, beaucoup qu'il a simplement écoutés, aidés, encouragés, remis en route...

Il a trouvé auprès d'eux sa raison de vivre, et dans ces derniers mois sa force de vivre.

Quand il apprend, il y a quatre mois à peine, le mal qui le frappe, il m'écrit (c'est le 11 juillet) :

« Je me sens aujourd'hui à la fois très démuni et plein de force et de courage. Je désire que le temps qui me sera accordé après l'intervention chirurgicale soit pour les jeunes. **Le repos est au ciel**, disait Don Bosco... Je souhaite en être séparé (des jeunes) le moins possible. Je pense que c'est auprès d'eux et avec eux que je puiserai la force et le courage de vivre ».

Et il y a trois semaines, quand il sait mieux la gravité de son mal, il m'écrit encore :

« La nouvelle est rude et dure à supporter. Encore plus je me sens peu de chose entre les mains du Seigneur. Je suis prêt à le rejoindre, même s'il m'est dur de quitter ceux que j'aime, ma famille, mes frères salésiens, mes chers apprentis. Je suis aussi rempli d'espérance : c'est peut-être (l'opération), ce prix à payer pour de nouveau me mettre humblement au service des autres, pour témoigner de l'Amour du Seigneur auprès des plus pauvres ».

JEAN-MARIE a vécu l'Amour de Jésus-Christ pour les jeunes. Et son amour pour les jeunes lui a fait comprendre très profondément qu'ils étaient capables de voir Jésus-Christ. « Nous voudrions voir Jésus ».

JEAN-MARIE, simplement, « sans prétention » (lettre du 15 mars) a vécu l'Evangile et ce qui est au cœur de l'Esprit salésien ; l'amour des jeunes, un amour exigeant — pour lui-même d'abord — qui s'est fait parfois intransigeant. et cela jusqu'à cette mystérieuse configuration au Christ du Vendredi-Saint.

JEAN-MARIE ne se prêtait pas, il donnait et il se donnait entièrement, il a tout donné de sa vie, dans sa mort, qu'il prévoyait. Il a vécu dans sa vie le **Sacrifice du Christ**, il avait compris au plus intime de lui-même, et il y **faut beaucoup d'amour**, cette phrase de l'Evangile, la plus difficile : « Si le grain de blé qui tombe en terre ne meurt pas, il reste seul ; si au contraire il meurt, il porte du fruit en abondance. » (juillet 1974).

Il y a trop d'amour dans le cœur de JEAN-MARIE.

Il y a trop d'amour dans son cœur de prêtre et de salésien ; trop d'amour pour sa famille, ses frères salésiens, ses chers apprentis, ses amis, pour que cela finisse ainsi.

● **IL N'AURA PAS VECU ET AIME POUR RIEN...**

Il est dans la Paix de Dieu, dans la joie de son Seigneur, de celui dont il a été le disciple et l'ami et dont ses écrits révèlent la profondeur et la délicatesse des sentiments.

● **IL N'AURA PAS VECU ET AIME POUR RIEN...**

Si d'autres jeunes vivent et aiment comme il a su le faire là où le Seigneur les a placés.

● **IL N'AURA PAS VECU ET AIME POUR RIEN...**

Si d'autres jeunes aussi se lèvent pour le remplacer, vivre et aimer comme lui, en étant prêtre, en étant religieux.

● **IL N'AURA PAS VECU ET AIME POUR RIEN...**

Si chacun de nous qui sommes bouleversés et ne comprenons pas, nous acceptons de renouveler notre cœur et de servir pour que d'autres en vivent.

● **IL N'AURA PAS VECU ET AIME POUR RIEN...**

Si cette maison enfin, à laquelle il a donné le meilleur de lui-même, dans une unité simple et vraie, évangélique, est fidèle à la mission d'éducation et d'évangélisation.

« Si le grain se meurt... »

Au-delà de notre désarroi et de notre souffrance, c'est une question d'amour et cette question, JEAN-MARIE, au nom de l'Evangile, nous la pose aujourd'hui...

JEAN-MARIE, dans la lumière de Dieu, nous te savons présent, plus proche de nous.

Que ton témoignage soit notre force, pour continuer... A Dieu.

LE PRETRE...

PRIERE DU DIMANCHE SOIR

Seigneur, ce soir, je suis seul

Peu à peu, les bruits se sont tus dans l'église,

Les personnes s'en sont allées,

Et je suis rentré à la maison,

Seul.

J'ai croisé les gens qui rentraient de promenade.

Je suis passé devant le cinéma qui rejetait sa portion de foule.

J'ai longé les terrasses de cafés où les promeneurs, fatigués tentaient de prolonger la joie de vivre un dimanche de fête.

Je me suis heurté aux gosses qui jouaient sur le trottoir,

Les gosses, Seigneur,

Les gosses des autres, qui ne seront jamais les miens.

Me voici Seigneur,

Seul.

Le silence me gêne,

La solitude m'opprime.

Seigneur, j'ai trente-cinq ans,

Un corps fait comme les autres,

Des bras neufs pour le travail,

Un cœur réservé pour l'amour,

Mais je t'ai tout donné.

C'est vrai que tu en avais besoin.

Je t'ai tout donné, mais c'est dur, Seigneur.

C'est dur de donner son corps : il voudrait se donner à d'autres.

C'est dur d'aimer tout le monde et de ne garder personne.

C'est dur de serrer une main sans vouloir la retenir.

C'est dur de faire naître une affection, mais pour te la donner.

C'est dur de n'être rien à soi pour être tout à eux.

C'est dur d'être comme les autres, parmi les autres et d'être un autre.
C'est dur de toujours donner sans chercher à recevoir.
C'est dur d'aller au-devant des autres, sans que jamais quelqu'un ne vienne
au-devant de soi.
C'est dur de souffrir des péchés des autres, sans pouvoir refuser de les accueillir
et de les porter.
C'est dur de recevoir des secrets, sans pouvoir les partager.
C'est dur d'entraîner les autres et de ne jamais pouvoir, un instant seulement,
se faire traîner.
C'est dur de soutenir les faibles sans pouvoir soi-même s'appuyer sur un fort.
C'est dur d'être seul,
Seul devant tous,
Seul devant le monde,
Seul devant la souffrance,
la mort,
le péché.



Fils, tu n'es pas seul,
Je suis avec toi,
Je suis à toi.
Car j'avais besoin d'une humanité de surcroît pour continuer Mon incarnation
et Ma rédemption.
De toute éternité, je t'ai choisi,
J'ai besoin de toi.
J'ai besoin de tes mains pour continuer de bénir,
J'ai besoin de tes lèvres pour continuer de parler,
J'ai besoin de ton corps pour continuer de souffrir,
J'ai besoin de toi pour continuer d'aimer,
J'ai besoin de toi pour continuer de sauver,
Reste avec moi, Fils.



Me voici, Seigneur ;
Voici mon corps,
Voici mon cœur,
Voici mon âme.
Donne-moi d'être assez grand pour atteindre le monde,
Assez fort pour pouvoir le porter,
Assez pur pour l'embrasser sans vouloir le garder.
Donne-moi d'être terrain de rencontre, mais terrain de passage,
Chemin qui n'arrête pas à lui parce qu'il n'y a rien d'humain à y cueillir, qui
ne mène vers Toi.
Seigneur, ce soir tandis que tout se tait et qu'en mon cœur je sens durement
la solitude,
Tandis que les hommes me dévorent l'âme et que je me sens impuissant à
les rassasier,
Tandis que sur mes épaules le monde entier pèse de tout son poids de misère
et de péché,
Je te redis mon oui, non dans un éclat de rire, mais lentement, lucidement,
humblement,
Seul, Seigneur, devant toi,
Dans la paix du soir.

(Prières. MICHEL QUOIST).



TROIS TEMOIGNAGES DE NICE ET D'AILLEURS

JEAN-MARIE - 26 JUIN 1974

Nous sommes autour de Jean-Marie, afin de célébrer son entrée dans la hiérarchie de l'Eglise, et nous aimerions lui dire *ce qu'il est pour nous et ce que représente pour nous cette cérémonie.*

Au cours des années vécues ensemble au collège, les éducateurs, enseignants ou parents, ont appris à connaître et à apprécier les nombreuses qualités de Jean-Marie, qui, *avec gaité et simplicité*, sait se tourner vers tous.

Le souci qu'il porte du témoignage de Jésus-Christ et de son message, il a su nous le faire partager *grâce à cette force tranquille et résolue qui fait que tout devient possible*, sans cependant ignorer les difficultés...

Ceux et celles qui ont eu la chance de participer, dans la mesure de leurs moyens, à la catéchèse entreprise cette année en 5^e, ont particulièrement apprécié le soutien et l'aide constants qu'il leur a prodigués *avec délicatesse*, et souvent *trop d'humilité*. Il a su être *le point de départ, l'initiateur, le point de ralliement et d'unité*. Il ont bien compris que son témoignage de Jésus-Christ était le reflet *d'une foi vécue avec enthousiasme*.

Que signifie pour nous cette ordination au diaconat ? Elle n'est, ni un départ, ni un but en soi, mais *une étape sur le chemin qui mène de la réponse à un appel particulier de Dieu, à la prêtrise*. Peut-être même, nous laïcs, sommes-nous plus particulièrement sensibles à ce diaconat, puisqu'il nous est accessible !...

Un point sur lequel nous tenons tout spécialement à insister, c'est que, au moment où Jean-Marie s'engage, *il n'est pas seul*. Le pasteur d'un peuple est, dans une certaine mesure, engendré par ce peuple et notre communauté est là pour dire à Jean-Marie que *nous cheminerons avec lui*. Si, dans son ministère, Jean-Marie est appelé à être responsable de nous, nous serons aussi responsables de lui. On ne peut pas être chrétien tout seul, le prêtre ne peut pas être prêtre tout seul, et si nous voulons que le royaume de Dieu avance, nous *devons* constater que *notre tâche est commune*, et que nous devons marcher main dans la main...

Jean-Marie l'a souvent dit : « Je compte sur vous, il faut que vous m'aidiez ». C'est pourquoi, ce soir, nous apportons notre appui à sa démarche.

Cher Jean-Marie,

Cette lettre pourrait s'intituler « Après la bataille ». Cette bataille que tu as menée avec ton intelligence, ton talent, mais plus encore avec ton cœur et ton amitié. Je suis impuissant à te dire toute ma gratitude car tous les mots que je connais n'y suffiraient pas. Tu as été pour moi non seulement le meilleur des « conseils », mais l'*Amitié* la plus sûre et la plus dévouée qu'il m'ait été donné d'avoir. Depuis quelques jours, je ne peux plus me confier à toi comme je l'ai fait si souvent, et cette pensée est l'une de celles qui me sont les plus pénibles à accepter. La privation de ta présence est déjà bien lourde. Mais faut-il garder mon *âme* entre les murs de l'école, pour *continuer Don Bosco et Jésus* ? Je n'en suis pas certain.

Pourtant mon intention est de me plier à ces exigences parfois surprenantes et sans doute contraignantes, dans le but lointain, quoique avoué, de fausser un jour compagnie aux distances qui nous séparent. Et tout d'abord, je vais trouver un dérivatif dans la reprise et la poursuite de tout ce que tu avais entrepris. Non pour devenir ton « confrère », car tu nous demandais d'être « nous-mêmes » dans ton dernier message, mais pour ne pas manquer trop vite d'une vie pour laquelle j'ai, *grâce* à toi, des dispositions. Tu as tracé la voie de la *Foi*, de la *Charité*, de la *Sainteté*. Sur ce point, d'ailleurs, j'ai peu d'inquiétude. Il me semble être construit de telle sorte que je puisse traverser ces années sans perdre ce *courage* que tu as bien voulu me "*communier*". Et surtout, ce qui me donnera toute la *force* dont j'ai besoin, c'est la certitude de rester constamment dans ta pensée comme tu l'es dans la mienne.

Vois-tu, cela peut paraître niais à écrire ou à dire, mais tu tiens plus de place en moi que le frère que j'aurais pu avoir. Il n'aurait certes pas eu ton rayonnement. Il eut été un frère par accident. Toi, tu l'es, parce que tu m'as aimé infiniment, de l'*Amour* de *Celui* dont tu partageais le *Sacerdoce* ; et parce que tu comptes parmi ceux qui sont les bases mêmes de ma vie. Une vie qui, pendant des années, va me retenir loin de toi. Et de cela, je me console mal.

Ne me fais surtout aucun reproche. Tu as été "*magnificat*" et sur ce point je rejoins l'opinion de tous ceux qui t'ont *entendu*.

Aujourd'hui, je tenais à cette *rogation*, parce que je le ressentais trop fortement pour le garder dans mon cœur. Je remercie chaque jour *Celui qui t'a envoyé pour te retirer en oblation, à l'âge de ton Maître. C'est un appel qu'on ne peut ignorer une deuxième fois, à Don-Bosco Nice. A la grâce de Dieu.*

M. BRETON.

Un ami professeur qui s'est inspiré en partie ici du livre de Nicole Gérard, *Sept ans de pénitence*, pour mieux crier tout cela.

Témoignage 5° — GOLLION

Avec Jean-Marie cette année, nous avons essayé de mieux comprendre l'Evangile, ça n'a pas toujours été facile.

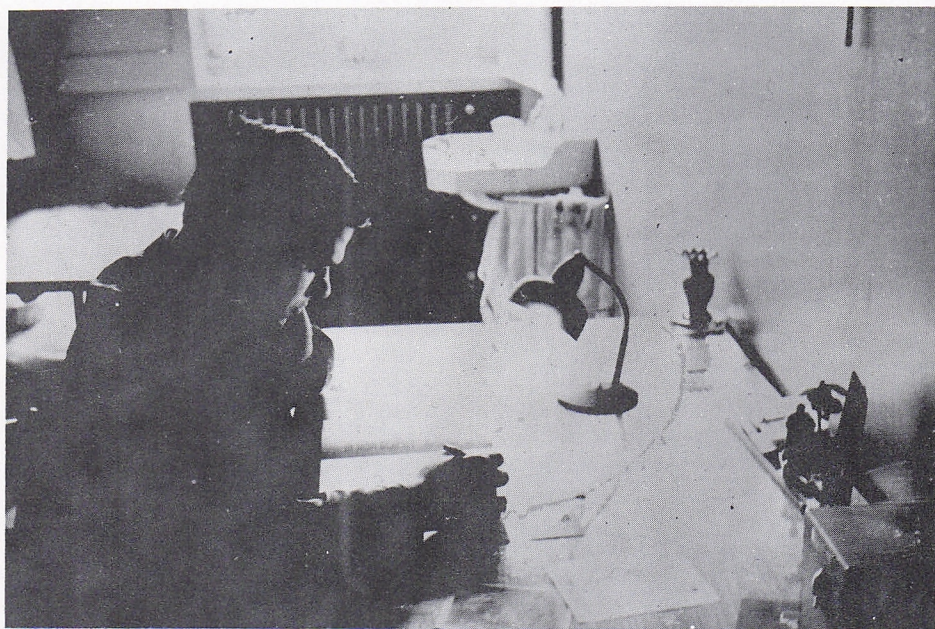
Nous avons été très heureux de pouvoir nous rencontrer en petite équipe avec une maman ou un professeur. On s'est un peu mieux écouté. Et puis c'est à cause de Jésus-Christ que nous avons fait tout cela !

Aujourd'hui on ne comprend pas très bien ce qui arrive à Jean-Marie, mais nous voulons lui dire que nous sommes très heureux et qu'on est bien avec lui. Au fond, à travers lui, nous sentons bien que l'Eglise nous donne quelqu'un pour nous les jeunes, et que nous pourrons avec lui vivre notre foi de jeunes, la célébrer et en témoigner. Nous souhaitons continuer notre recherche de Jésus-Christ.



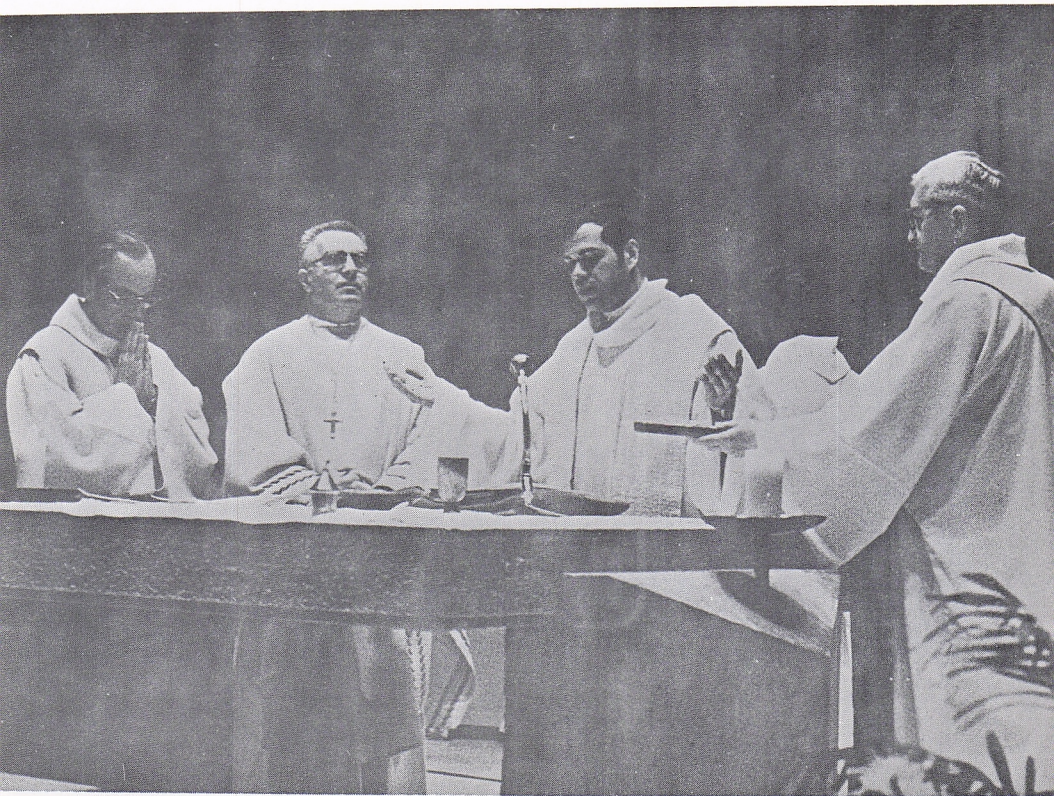
*Heyrieux,
1965*

Saint-Bonnet-le-Château, 1969





Première messe, 22 Mars 1975



imprimerie
Don-Bosco
Nice